



CULTURE / VALEUR SÛRE

Le château de Cayla, dans le Tarn, où est né Maurice de Guérin, en 1810. Il mourra vingt-neuf ans plus tard.



PRESSE/DÉPARTEMENT DU TARN - FONDS DONATIEU ROUSSEAU

La poésie, suprême connaissance

Une biographie de Maurice de Guérin est une invitation à découvrir le plus méconnu de nos grands poètes.

Nul n'est poète en son pays: on nous passera cet à-peu-près (que Maurice de Guérin n'eût peut-être pas désavoué) en songeant à quel point, malgré de ferventes admirations, la postérité l'a négligé en France, alors même qu'un Matthew Arnold en Angleterre, qu'un Ernst Jünger en Allemagne le mettaient au premier rang des poètes français. Barbey d'Aurevilly, qui fut son plus grand ami, a voulu écrire, sans jamais s'y résoudre, la « *biographie d'un poète qui était plus la Poésie encore dans sa vie que dans son talent* ». Sa biographe sera l'éditrice de ses œuvres complètes (en Classiques Garnier), Marie-Catherine Huet-Brichard, et on louera par-dessus tout la discrétion dont elle fait preuve. Maurice de Guérin ou la proie des dévots.

Ils furent de deux sortes, comme les deux visages qu'on lui prêta: le chrétien, disciple momentané et renégat de Lamennais, tel que sa sœur Eugénie s'obstina à le peindre, et puis « *l'André Chénier du panthéisme* », selon la formule de Barbey, qui a peut-être le seul mérite de

moins le limiter. Sa biographe rappelle que de ce poète mort à 28 ans, on n'a qu'un seul portrait « *défiguré* » et une œuvre « *amputée* ».

Né en 1810 comme Alfred de Musset, « *enfant du siècle* » comme lui, mais non comme lui à Paris: au château du Cayla, dans le Tarn. Il faut imaginer cette gentilhommière de l'Albigeois sous la Restauration, et le père, Joseph de Guérin, un de ces gentilâtres campagnards débris de l'ancien monde qui s'agrippent à ce qui leur reste, leur nom, et qui rêvent pour leurs enfants d'un établissement qui, en les sauvant de la ruine définitive, leur rendrait un peu de lustre et de faveur: c'est ainsi que sa famille veut faire de Maurice un prêtre. Sa vocation n'était pas religieuse: elle était poétique, si l'on entend par poésie, comme le note sa biographe, « *l'activité suprême qui englobe tous les modes de connaissance* »; c'est aussi « *le fil qui le lie aux autres* ». Maurice de Guérin le comprend à Paris, au collège Stanislas, où il a Barbey d'Aurevilly pour condisciple. Dans ce qu'on appellera *le Cahier vert*, il décrit une

expérience de « *sommeil magnétique* », où « *les plus intimes facultés de [s]on âme [...] se dilataient dans un monde de rêve et de pensées qui [...] était une sorte de vision en ombres vagues et fuyantes des beautés les plus secrètes de la nature et de ses forces divines* ». Journal intime, pensées pour lui-même, « *confession impersonnelle* » (Barbey)? Au grand dam de la critique qui veut enfermer les œuvres dans ses boccas, il se pourrait que Maurice de Guérin ait inventé un genre à son seul usage, et que là soit son génie. Il ne reviendra au Cayla que pour y mourir. On publiera de lui quelques poèmes, *le Centaure*, *la Bacchante*, *Glauco*, *le Cahier vert* et des *Pages sans titre*, tout ce qui avait échappé à l'autodafé qu'il avait fait de ses écrits. ●

Philippe Barthelet



"Maurice de Guérin", de Marie-Catherine Huet-Brichard, éditions Pierre-Guillaume de Roux, 304 pages, 22 €.